TENTANDA VIA

THE LIBRARY OF

YORK

UNIVERSITY

PAMPHILE LeMAY

FABLES

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE GRANGER

4 —

3 9007 0266 2194 6

Date Due

NLR 174

LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR
ECOLE CATHOLIQUE
des
SOURDS-MUETS
Section ..... No .....

PAMPHILE LeMAY

FABLES

PAMPHILE LEMAY

FABLES

TROISIÈME ÉDITION

MONTRÉAL
LIBRAIRIE GRANGER, 1603 RUE NOTRE-DAME
1903

PS
9473
E53
F28
1903

SCOTT

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil neuf cent trois, par la LIBRAIRIE GRANGER, au bureau du Ministre de l'Agriculture, à Ottawa.

J'offre ces fabliaux au vieil âge, à l'enfance,
On dira si l'on veut qu'ils sont bien imparfaits ;
Je ne discute pas. Je cherche ma défense
Dans les humbles discours que mes bêtes ont faits.

P. LeM.

FABLE I

—

Le Vanneur et le Blé.

Où la haine du joug, l'esprit d'indépendance
Ne vont-ils pas loger?
Que l'homme à s'insurger
Eprouve un doux plaisir, une forte tendance,
Je le comprends en vérité;
Il est un dieu tombé qui se relève,
Ou tout au moins un esclave qui rêve
De reprendre sa liberté.
Mais au fait.
Un fermier qui vannait sa récolte
Vit passer sur les grains un souffle de révolte,
Et le blé commença bientôt à s'emporter

—" Vanneur cruel, dit-il, fais cesser mon supplice;
Je ne puis supporter
Cet instrument brutal qui devient ton complice."

—Ciel ! répond le fermier, ai-je bien entendu ?
Mais vois donc quelle est ta démence ;
Avec la mauvaise semence,
Si tu n'es pas vanné tu seras confondu."

Méditez cette remontrance,
Vous tous qui murmurez à l'heure du chagrin,
Car de même qu'au van l'on épure le grain,
L'âme s'épure à la souffrance.

FABLE II

—

Le Saule et l'Erable.

Un saule à demi-mort portait assez souvent
Un œil d'envie
Sur un érable plein de vie
Dont les rameaux chantaient au vent.

—"Tu verras, disait-il, s'envoler, à l'automne,
Le feuillage qui te festonne,
Tes bras comme les miens seront secs et perclus,
Et les nids des oiseaux ne s'y cacheront plus.
Nous serons, ce jour-là, deux payens à maudire
Le destin."

Mais à tant s'escrimer il perdait son latin;
L'autre le laissait dire.

Or, quand vint le printemps, que le soleil sourit,
Et que souffla la tiède brise,

Le jeune érable refleurit
Et le saule était mort dans son écorce grise.

Vous que dépouille le malheur,
Ne perdez jamais l'espérance,
Dieu rend ses biens au travailleur,
Au repentant, son innocence.

FABLE III

—

A propos d'une Ondée.

Un saule maigre, un chêne fier
Causaient ensemble, un jour d'hiver,
Et voilà qu'un nuage verse
Sur leurs rameaux tout nus et gris
Une abondante averse.
Le saule, un des plus rabougris,
Se fâche et fait un geste
Pour secouer les gouttes d'eau,
Disant qu'il en avait de reste
De ce vilain cadeau.

Or, bientôt cependant s'enfuit la nue obscure;
Le froid fit sentir sa piqûre,
Et l'on vit scintiller sur le chêne, au soleil,
Des flots de diamants d'un éclat sans pareil.

Il faut se défier de l'humeur qui rudoie;
La douceur changera votre amertume en joie.

FABLE IV

—

Le Chêne et le Noisetier.

Un chêne déjà vieux vit fleurir près de lui
Un humble noisetier. D'un ton plein de rudesse
Il lui dit aussitôt :
—" Bois d'une vile espèce,
Ne compte pas sur mon appui.
Je ne saurais m'astreindre à protéger un drôle
Qui se voit tout entier dans un petit ruisseau.
Ce n'est pas là mon rôle.
Tout est grand chez moi ; toi, tu n'es qu'un arbrisseau.

—Vous avez une épaisse écorce,
Un beau feuillage et de la force.
Dit le sylvestre jouvenceau,
Mais vous ne donnez, tout de même,
Qu'un fruit d'une amertume extrême,
Que l'on garde pour le pourceau."

Comme ce chêne acerbe
Dans ses rameaux verts
L'âme du superbe
Porte des fruits amers.

FABLE V

—

Le Songe des trois Frères.

Trois frères, une nuit, firent un même songe,
Le fait est certain,
Et je me garderais de vous dire un mensonge.
Or, dès le matin,
Chacun d'eux s'empressa de le conter aux autres.

Donc, ces bons apôtres
Qui pouvaient se damner pour une pièce d'or,
Avaient rêvé tous trois que sur la cime nue
D'une montagne assez connue
Se trouvait un trésor.

Aussitôt à travers la plaine
Ils s'élancèrent à la fois.
Ils coururent longtemps. Ils étaient hors d'haleine
Quand ils arrivèrent tous trois
Devant une large crevasse.

Le premier fait un bond, sans calculer, d'abord,
Si sa jambe un peu lasse
Peut bien atteindre l'autre bord.
Il tombe dans le vide.
Le deuxième s'arrête indécis. Bien qu'avide,
Il craint le danger que voilà.
Le troisième, plus sage,
Cherche et trouve un passage
Qui le mène au-delà.

N'agissez pas en téméraire,
Sans examiner le danger ;
N'allez pas, non plus, vous ranger
Parmi ceux qui, tout au contraire,
Devant un obstacle imprévu,
Sont toujours pris au dépourvu.
Réfléchissez, je le répète,
Et quand vous aurez réfléchi,
Cet obstacle qui vous arrête
Sera facilement franchi.

FABLE VI

—

Le Cerf vaniteux.

Un cerf voit une mare où le glaïeul se mire;
Il s'en approche en quelques sauts,
S'y désaltère bien, s'y regarde et s'admire:

"Que mon panache est beau ! dit-il, mais quels [dieux sots
M'ont, hélas ! affligé d'une jambe aussi grêle ?"

Un chasseur arrivait. Aussitôt le plomb grêle.
Le cerf fuit. Dans les champs il court sans se lasser.
Grâce à sa jambe alerte, il se sauve, il échappe;
Mais au hallier touffu le chasseur le rattrappe,
Car son bois orgueilleux vient de s'embarrasser.

La morale de cette fable,
C'est qu'il faut préférer l'utile à l'agréable.

FABLE VII

—

Le Cenellier.

Au fond d'une maigre prairie
Croissait péniblement un petit *cenellier*.
A peine montrait-il une branche fleurie;
Les oiseaux le disaient fort inhospitalier.
Quand le fermier le vit il détourna la tête.
L'arbre fut indigné de cet air malhonnête.

"Ne fais pas tant le dédaigneux,
Si j'avais meilleur sol et maître plus soigneux,
Dit-il, branlant sa tête sèche,
Je serais aussi beau que mes contemporains."

Le paysan bonhomme alla prendre sa bêche,
L'enleva des mauvais terrains,
Et, plein de confiance en son beau caractère,
Le mit en bonne terre.

Le cenellier grandit,
Son feuillage verdit,
Mais de ce moment-là, sous les feuilles nouvelles,
Poussèrent mieux aussi les épines cruelles.

A cultiver les cœurs méchants
La vertu perd ses soins touchants.

FABLE VIII

—

La Cigale et la Fourmi.

La cigale est railleuse
Et se plaît à chanter;
La fourmi, travailleuse,
N'aime pas plaisanter.
Elle est peu charitable
Et d'humeur intraitable,
Le fait ne peut être nié,
Si Lafontaine, enfin, n'a pas calomnié.

Un hiver, la fourmi que l'on dit tant avide
Avait pourtant laissé son grenier presque vide,
Et ce fut à son tour alors de mendier.

Chez la cigale, sa voisine,
Où l'on faisait bonne cuisine,
Elle s'en vint psalmodier,

Avec beaucoup de modestie,
Pour s'attirer la sympathie,
L'histoire de sa pauvreté.
A l'entendre son sort n'était pas mérité.

La cigale prenant une façon badine,
Lui dit :
" Venez manger ; cet hiver, moi je dîne...
Il n'en a pas ainsi toujours été."

—Comment reconnaîtrai-je enfin tant de bonté ?
Répliqua la fourmi.
—Comment ? Sur la prairie
Toute fleurie
Si la cigale chante encor
Pour vous prédire un ciel longtemps d'azur et d'or,
Et que, venu l'hiver, elle quête une graine
Qu'elle aura, la pauvrette, oublier d'amasser,
Ah ! ne vous montrez plus vilaine
Et ne l'envoyez pas danser."

Souvent un imbécile
Fait le mal pour le mal et s'en vante, on le sait ;
Mais une autre vengeance autrement difficile,
C'est de faire du bien à celui qui nous hait.

FABLE IX

—

Le Carcajou qui veut s'illustrer.

Un carcajou, jadis, ayant fort bonne dose
De vanité,
Attendait l'opportunité
D'accomplir quelque grande chose,
Quand, dans une rivière, il vit maître castor
Qui bâtissait une chaussée.

" Je puis faire aussi bien, peut-être mieux encor,
Se dit-il, et ma gloire en sera rehaussée."

A peine eut-il fini ce vaniteux propos,
Qu'il se mit à ronger un arbre des plus gros;
Mais il n'en avait pas coupé toute l'écorce
Qu'il avait épuisé sa force
Et qu'il s'était cassé les dents.

J'admire tes espoirs ardents,
Mais connais-toi d'abord, pèse bien toute affaire
Et n'entreprends jamais plus que tu ne peux faire.

FABLE X

—

La Plume et le Pin.

Emportée au hasard d'un souffle impétueux,
Une plume aperçut un pin majestueux:

" Courbe-toi, lui dit-elle, en une altière phrase,
Courbe-toi, pin, ou je t'écrase !...
Ne me demande point pourquoi,
Mais regarde derrière moi."

—Je vois, en effet, sur la plaine,
Dit le pin dédaigneux des arbres entassés,
Mais, va, ce n'est pas toi, c'est le vent qui t'entraîne
Qui les a terrassés."

Plus d'un, qu'un sot orgueil consume,
Croit tout régenter de son fouet,
Et qui semblable à cette plume,
N'est rien lui-même qu'un jouet.

FABLE XI

—

Le Renard et le Loup.

Le renard et le loup faisaient ensemble route.
Pour la première fois ils s'entendaient sans doute,
Et cela durerait nul ne savait combien.
Ils virent s'enfuyant dans l'herbe
Une poule vraiment superbe,
Une poule qui valait bien
Deux ou trois chapons ordinaires.
C'est le renard qui la trouva.

" Donne, lui dit le loup, on va
La manger sans préliminaires."

Le renard aurait bien voulu
N'avoir pas autant d'obligeance,
Mais de son compère goulu
Il redoutait fort la vengeance.

"La voici, fit-il humblement,
Partage bien également."

—Tu doutes de moi, ce me semble ?
Reprit le loup avec hauteur.
Je ne suis point un ergoteur,
Et nous partagerons ensemble
D'après une équitable loi.
Cette poule sera pour moi,
Et toi, tu prendras la deuxième.
N'est-ce pas la justice même ?"

—Cela me paraît trop... savant,
Fit le renard en se sauvant."

Dans toute affaire où l'on n'apporte
La plus sincère honnêteté,
Le plus fort fait toujours en sorte
D'amener tout de son côté.

FABLE XII

—

Le Lièvre qui cherche un refuge.

Un lièvre gris des plus ingambes,
Ayant ouï des chiens japper,
Se sauvait de toutes ses jambes.
Sans peine il allait échapper
Quand il aperçut la tannière
D'un ours à l'âme rancunière.
Il s'y fourra.
L'ours aussitôt le dévora.

Toi qui veux fuir l'ennui, regarde bien et juge
Où tu vas chercher un refuge.

FABLE XIII

—

La Mouche et l'Araignée.

Une araignée, un jour, fut prise de l'envie
De voyager.
Elle voulait savoir comment passe la vie
A l'étranger.
Et la voilà partie. Elle trotte et s'empresse;
Tout le nouveau lui plaît ; nul regret ne l'oppresse.
Elle rentre, elle sort, s'élance ou se tapit,
Touche à tout, goûte à tout, s'installe et déguerpit...
Une existence enfin joliment tapageuse.
Mais il n'est ici-bas de bonheur si constant
Qu'il ne soit compromis, au moins pour un instant.
Or, notre voyageuse
Glissa dans un vase profond.
Elle comprit bientôt qu'elle mourrait au fond.

Le hasard fit descendre auprès d'elle une mouche.

Elle se départit de sa mine farouche.
Et lui dit :
" Sauve-moi ; nous ferons amitié."

La mouche en eut pitié,
La prit en croupe
Et l'emporta hors de la coupe.

Avant d'aller plus loin
Tenter fortune,
L'araignée accrocha sa toile dans un coin.
Des mouches voltigeaient. Soudain elle en vit une
Qui s'engageait imprudemment
Dans l'écheveau de son fil traître.

" Tu vas servir à me repaître,"
Gronda-t-elle sinistrement.
La mouche répliqua :
" Quand, par inadvertance,
Tu tombas dans un vase creux,
C'est moi qui, volontiers, te sauvai l'existence.
Mon cœur alors fut généreux ;
Le tien l'est aussi, j'en suis sûre."

L'araignée hésitait. Enfin
Elle lui fit une morsure

Et dit:

"J'ai faim !"

Lorsque l'homme est heureux, il a de l'indulgence:
Le vice nait souvent d'une extrême indigence.

FABLE XIV

—

Le Cerf altéré.

Fatigué d'une longue course,
Un cerf demandait une source
Où sa soif pourrait s'étancher.
Il vit enfin, fraîche et profonde,
Une mare dans un rocher.

"Que le diable confonde
Le chasseur et ses chiens !
Cria-t-il, en jurant comme bien des chrétiens,
Cette eau-là n'est pas illusoire.
A votre santé, je vais boire,
Chasseurs, vous pouvez y compter.
Continuez le tintamarre."

Il sauta dans la mare
Mais ne put remonter.

Devant la passion qui presse, invite, obsède,
Sans regarder la fin, hélas ! souvent on cède.

Et dit:

"J'ai faim !"

Lorsque l'homme est heureux, il a de l'indulgence;
Le vice naît souvent d'une extrême indigence.

FABLE XIV

—

Le Cerf altéré.

Fatigué d'une longue course,
Un cerf demandait une source
Où sa soif pourrait s'étancher.
Il vit enfin, fraîche et profonde,
Une mare dans un rocher.

"Que le diable confonde
Le chasseur et ses chiens !
Cria-t-il, en jurant comme bien des chrétiens,
Cette eau-là n'est pas illusoire.
A votre santé, je vais boire,
Chasseurs, vous pouvez y compter.
Continuez le tintamarre."

Il sauta dans la mare
Mais ne put remonter.

Devant la passion qui presse, invite, obsède,
Sans regarder la fin, hélas ! souvent on cède.

FABLE XVII

—

Le Cheval mourant.

Un cheval bien connu dans plus d'une paroisse,
Tomba malade un jour,
Et quelque chose de l'angoisse
Vint déchirer le cœur des chevaux d'alentour.
Ils quittèrent leurs écuries
Pour se rendre aussitôt vers ce vieux compagnon
Dans le guignon;
Lui jurèrent que les prairies,
Depuis qu'il était alité,
Avaient perdu toute gaîté.

Mais si tant de bonnes paroles
Consolaient le pauvre animal,
Elles n'enlevaient pas son mal.
Et pendant ce temps-là, l'avoine en casseroles,
Les bottes de foin,

Les litières de paille,
Tout y passait et plus qu'il en était besoin.
Le chagrin faisait ripaille.

Le médecin était venu.
Comme nos docteurs d'ordinaire,
Il détestait l'art culinaire.
C'était un sage méconnu.

"Je vois bien, gémit le malade,
En recevant son accolade,
Et dans un râle douloureux,
Je vois bien que la mort, hélas! n'est pas lointaine...
J'ai tant d'amis, c'est malheureux !

—La mort, dit le docteur, me paraît bien certaine,
Et je vous le déclare enfin,
Car si le mal ne vous emporte,
Au train dont, aujourd'hui, l'amitié se comporte,
Vous mourrez sûrement de faim."

Ne mettez donc pas votre joie
A compter des amis nombreux;
Que votre cœur plutôt s'emploie
A les choisir plus généreux.

FABLE XVIII

—

Le Taureau et la Fourmi.

Un taureau qu'irritait la moindre agacerie,
Paissait avec un compagnon
L'herbe fraîche d'une prairie.
Or voilà que, distrait peut-être,—ou le guignon,
Chose assez familière,—
Il se met à brouter sur une fourmilière.
Une fourmi le mord.
Aussitôt il bondit comme devant la mort;
Une flamme s'allume au fond de ses yeux mornes,
Et du bout de ses cornes
Il laboure le sol. Riant de ce courroux,
La fourmi trottinait sur son large front roux.

Quoi de plus insensé que ces accès de rage
Contre un être chétif ?
Gardez votre vigueur, gardez votre courage
Pour un digne motif.

FABLE XIX

—

Le Saule et le Pin.

" Tu trembles, tu te plains, et c'est bien par ta faute."
Dit au pin, son ami, le saule du vallon,
Un jour que l'aquilon
Hurlait au sommet de la côte,
Et que l'arbre d'en haut se tordait en tous sens.

" Descends donc près de moi, pauvre insensé,
[descends,
Fit-il encor, dressant sa maigre silhouette,
Ici pas d'ouragans, et le vent qui te fouette
Caresse mes rameaux."

L'autre ferme l'oreille et n'entend pas deux mots.
Il ne perd pas une minute;
Il se courbe et se dresse, il s'agite et frémit,
Et sa racine s'affermit
Par cette lutte.

Le vent n'en peut venir à bout.
Il reste vaillamment debout
Pendant que la tempête ailée,
Fondant sur la vallée,
Effleure le saule en son vol
Et le renverse sur le sol.

L'on ne vaincra jamais l'homme qui sut combattre,
Dès le commencement, contre l'adversité,
Mais un souffle, parfois, suffira pour abattre
Celui qui n'a jamais lutté.

———

FABLE XX

—

L'Oiseau-mouche et le Chêne.

Un petit oiseau-mouche aux deux ailes d'ébène,
A la gorge de pourpre et d'or,
Prenant dans les airs son essor,
Vint s'abattre joyeux sur la cime d'un chêne.
Dans le même moment un grand souffle passa
Qui courba l'arbre et le cassa.
L'oiseau, tout étonné, rouvrit son aile vive
Avec un gai bourdonnement,
Et s'écria naïvement :

" Je regrette, crois-moi, le malheur qui t'arrive;
J'aurais pourtant dû me douter
Que tu ne pouvais me porter."

Plus d'un, comme cet oiseau-mouche,
Pense écraser tout ce qu'il touche,
Qui n'a de grand, en vérité,
Que son extrême vanité.

FABLE XXI

—

La Lampe et le Flambeau.

La nuit sur toute la nature
Avait jeté son voile noir :
Une étoile se laissait voir
A travers la sombre tenture;
L'orient se rosait pourtant, si tout semblait
Dormir encor dans les ténèbres.

"Chassons loin ces ombres funèbres,"
Dit une lampe qui tremblait
Au bout de sa chaîne de cuivre.
Elle s'adressait au flambeau.

Elle se hâta de poursuivre :

"On se croirait dans un tombeau,
A quatre pieds au moins sous terre...
Des nuits débrouillons le mystère."

Et le flambeau lui répondit :

" Déjà notre clarté fait pâlir les étoiles,

—Oh ! nous brillons fort loin, sans contredit,
Et nous perçons des cieux les sombres voiles.

—Les rochers, les forêts, la verdure, les fleurs
Sous nos rayons ardents retrouvent leurs couleurs...

—Et l'oiseau nous salue, et l'orient se dore !...

—Et le monde s'éveille, et le ciel se colore !..."

C'était le soleil levant.

Ainsi le vaniteux se trompe bien souvent.

FABLE XXII

—

Le Carcajou.

Quand l'hiver fut venu, le prince de nos bois,
L'ours, dans un arbre creux, s'endormit pour six [mois.
Alors un carcajou d'une astuce profonde
Fit aussitôt savoir
Qu'il prenait le pouvoir,
Et de mainte lieue à la ronde.
Les humbles, les petits, les faibles, les peureux
Vinrent le supplier de bien veiller sur eux.
Le tyran répondit par un sourire ignoble.
A son tour, cependant, survint la gente noble.

" A-t-on, dites-le moi, rien à me reprocher,"
Demanda-t-il, alors, aux orgueilleuses bêtes ?

" On se sent vertueux, rien qu'à vous approcher,"
Dirent-elles, courbant jusqu'à terre leurs têtes.

Renard riait.

"Tu ris, renard, pourquoi cela ?...

—Nous avons tant pleuré quand vous n'étiez pas là !

—Voilà ce que j'entends par respecter son maître,
Reprit le carcajou... Venez tous vous repaître
De maint sot animal qui m'a dit autrement."

Tel demande conseil pour avoir compliment.

FABLE XXIII

—

La Couleuvre et l'Aiglon.

Un jour, une vieille couleuvre
Voulut se venger d'un aiglon,
Et par une habile manœuvre
Le fit descendre en son vallon.

"Je veux, dit-elle, être gentille
Et pardonner cette vétille
Que tu sais bien... Dans le ciel bleu
Je veux te suivre. Ouvre ton aile."

L'aiglon se fit prier un peu;
Mais ayant confiance en elle,
Il monte enfin l'on ne sait où.

Or, pendant qu'il plane et qu'il flotte,
Pour se venger, la pauvre sotte
Le mord au cou.
Il tombe,

Mais moins blessé que stupéfait.
Elle tombe aussi, puis succombe
Aux blessures qu'elle se fait.

Voici ce que ma fable exprime :
Celui-là qui, pour se venger,
S'expose à quelque grand danger,
Ajoute la folie au crime.

FABLE XXIV

—

Le Castor et le Loup-cervier.

Un castor, bon enfant, un jour prêta l'oreille
Aux paroles d'un loup-cervier.
Il s'agissait d'éteindre une haine bien vieille
Et d'échanger enfin la branche d'olivier.

" Pour sceller l'amitié l'on pourrait, ce me semble,
Dit l'astucieux lynx, chasser toujours ensemble...
Je grimpe prestement, vous ne l'ignorez pas,
Sur les plus hautes branches;
Au lieu de chair en tranches
Vous aurez, chaque jour, des fruits mûrs aux repas."

Ils vécurent longtemps sur le bord des rivières,
Mais le lynx mangeait seul, et de bon appétit
Et sans faire trop de manières,
Le gros poisson et le petit.

" De la société, je porte seul les peines,
Lui dit, bien poliment, le castor aux abois;
Soyez plus généreux; rentrons dans les grands bois,
Montez sur quelque hêtre et donnez-moi des faînes.
—Des faînes ? J'y pensais; ça fera changement."
Ils marchaient lentement,
Car les pieds du castor n'ont pas grande vitesse.
Après de longs circuits
Ils trouvèrent un hêtre assez chargé de fruits.
Le loup-cervier avec prestesse
Grimpa sur les rameaux et se mit à manger,
Sans nullement songer
A son bon camarade.

" Vous ne me donnez-rien ? demanda celui-ci.
—Ta santé délicate est mon plus grand souci,
Et je crains que ce fruit ne te rende malade...
Il ne faudrait qu'un accident,
Répondit le lynx impudent.

" C'est vrai, fit le castor, j'en souffrirais peut-être;
L'écorce me suffit."
Sous des dehors sereins
Il cachait sa colère. Or, il coupe le hêtre.
Maître loup-cervier tombe, et se brise les reins.

Le fourbe bien souvent de l'innocent abuse,
Mais la naïveté n'empêche pas la ruse.

FABLE XXV

—

Le Paysan et les Moineaux.

Dès le matin de la journée,
Un paysan, la peau tannée,
Semait avec entrain,
Dans les sillons nouveaux le plus beau de son grain.
Des moineaux qui rêvaient peut-être de pillage
Non loin, dans le feuillage,
Le virent tout à coup et volèrent vers lui.

" Veux-tu, lui dirent-ils, nous donner aujourd'hui
La nourriture ?
La vie est dure
Et rien ne pousse encor dans les champs déflorés.

—Mangez, mangez, fit-il, ô pauvres éplorés.

Et les moineaux mangèrent,
Et gaîment voltigèrent

De buissons en buissons
En disant leurs chansons.

Le grain germa, puis, sous la brise chaude,
On vit s'étendre un tapis d'émeraude.
Et nul n'aurait pu deviner
Que les oiseaux, là-même, étaient venus glaner:
Mais un jour de l'été, des insectes nuisibles
Mordirent les tiges sensibles:
Et les épis que le soleil dorait
Allait tomber sur le guéret,
Quand les moineaux de la vallée,
Prenant ensemble leur volée,
Vinrent s'abattre sur les champs.
Ils firent un festin des insectes méchants.

Non, le bien que vous faites
Ne sera point perdu:
Mais que vos âmes satisfaites
Ne cherchent pas comment il vous sera rendu.

FABLE XXVI

—

Le Loup devenu Mouton.

La chose, c'est vrai, je l'avoue,
N'a pas de probabilité,
Et l'on croira que je me joue
Ici de la crédulité.
Il n'en est rien, je vous le jure,
Et l'histoire improbable est sûre.

Pour la comprendre, tout d'abord,
Et lui trouver de la justesse,
Il faut savoir qu'un loup ne mord
Que si la triste faim le presse.
Partant de cette vérité,
On comprendra bien, je l'espère,
Que le loup qui fait bonne chère
Doit avoir de l'humanité.

Un loup aborde, gueule ouverte
Et d'un œil bien déterminé,
Un troupeau qui dans l'herbe verte
Faisait sieste après diné.
Le berger accourt tout de suite,
Mais le loup ne prend pas la fuite;
Il va falloir parlementer.

"J'ai faim, je mange, dit le fauve,
Rien qu'un mouton et je me sauve :
Je suis facile à contenter.

—Vous avez faim, ça me fait peine...
Enrôlez-vous dans mon troupeau,
Allez paître au son du pipeau
Et vêtez la robe de laine,
Cela vaudra mieux bien des fois
Que de courir, le ventre vide,
Toujours traqué, toujours avide,
A travers les champs et les bois.

—Je crois que ton offre est honnête
Et je l'accepte, cher berger,"
Répondit la prudente bête,
Fière de se faire héberger.

Combien font ainsi du tapage,

Jettent au vent page sur page,
Menacent de tout fracasser,
Mais qui perdent leur violence
Et gardent un prudent silence
Dès qu'on offre de les placer.

FABLE XXVII

—

L'Aigle et le Serpent.

Un serpent,—je ne sais trop de quelle famille,
Mais un ambitieux, on sait qu'il en fourmille,—
Pour monter aux sommets qui bordaient les vallons,
Sortit de sa retraite immonde.

" Nous allons, se dit-il, étonner tout le monde,
Et montrer ce que nous valons."

Roulant des pensers de conquête,
Il atteignit enfin l'arête
D'un superbe rocher.
Un aigle le vit approcher
Et le salua jusqu'à terre.

" Je ne puis revenir de mon étonnement,
Dit-il, monter ici sans ailes, quel mystère !
Vous pouvez bien, alors, monter plus haut, vraiment.

—Comment, monter plus haut ? Ce serait bien [étrange,
Je n'ai point d'ailes, moi.

—Quand on veut tout s'arrange,
Et voici le moyen,
Je volerai pour vous, mon cher concitoyen."

L'aigle, à cette parole,
Prend le reptile et vole
Sur l'abîme profond.
Le serpent dit, tout fier :
" Voici que mainte bête
Pour m'admirer lève la tête ;
Ma grande audace les confond.

—Pour être plus sincère
Et ne pas te fourber,
Je crois, dit l'aigle, ouvrant sa serre,
Qu'elles te regardent tomber."

Plus d'un ambitieux aspire
A tout soumettre à son empire,
Monte avec lenteur en rampant,
Et finit comme ce serpent.

FABLE XXVIII

—

Le Ruisseau ambitieux.

Un ruisseau coulait doucement,
Avec d'agréables murmures,
A travers les champs de froment
Et sous les épaisses ramures.
Les papillons et les oiseaux,
Sur les glaïeuls et sur les sables,
Venaient souvent boire à ses eaux
Pour eux toujours intarissables.

Cependant il n'est pas heureux
De cette existence si douce
Parmi les fleurs, l'herbe et la mousse ;
Il rêve un cours aventureux.

Un jour enfin la foudre gronde
Et l'eau tombe en torrents affreux.
Sa course devient furibonde

Et son lit n'est pas assez creux.
Il inonde et met en détresse
Les prés fleuris des alentours
Qu'il arrosait avec sagesse
Quand il suivait son humble cours.

Plus d'un homme qui reste honnête
Alors qu'il ne possède rien,
Perd le sens moral et la tête
Dès qu'il accumule du bien.

FABLE XXIX

—

Le Lièvre et le Rat.

Fatigué de ronger des bourgeons d'épinette
Et des ramilles de sapin,
Un jeune lièvre un bon matin,
S'éloigna de sa maisonnette.
Si l'on peut d'un tel nom appeler un tel trou.
Il ne savait ni peu ni prou
De quel côté prendre sa course;
Mais le hasard est la ressource
Des malheureux qui n'en ont pas.

L'instinct aidant, vers une étable
Bientôt il dirige ses pas.
Un rat qui se mettait à table
L'invite à s'approcher et lui présente un œuf.
Le lièvre vante fort ce mets tout à fait neuf.

"Oh ! fait le rat charmé, je ne veux pas qu'on [meure,
Aujourd'hui
De faim ou d'ennui
Dans ma demeure."

Puis, il gagne le poulailler
Afin de se ravitailler
Dans les nids de foin ou de paille.
Trouvant amusant d'être ingrat,
Le lièvre fit ripaille
En l'absence du rat,
Et vers les bois, ensuite,
En riant, prit la fuite.

Quand souffla la bise d'hiver,
Et que sa robe devint blanche,
Gruger un petit bout de branche
Lui parut encor bien amer.
Il ressentit un goût étrange
Pour ces œufs si bons et si frais
Que monsieur le rat, à grands frais,
Servit, un jour, dans une grange.
Il voulut encore une fois
Tenter la plaisante aventure...
Ah ! quand un lièvre est aux abois,

Il devient maître en imposture !
Ce jour-là cependant
Le rat voulait être prudent.

" Je ne puis, dit-il à son hôte,
Vous offrir l'hospitalité,
Et cela par la faute
D'un lièvre gris qui vint me voir pendant l'été...

—Et qui te vola, je suppose.
Les lièvres gris, mon cher, sont tous des scélérats...
Mais les blancs !... Ouvre, tu verras,...
Les blancs, c'est autre chose..."

Le rat ouvrit, saluant du chapeau.
Le lièvre se louant d'avoir changé de peau,
Entra le souris sur les lèvres !

Combien d'hommes sont lièvres !

FABLE XXX

—

Les deux Voisines et la Mort.

Deux voisines causaient,—c'est assez la coutume.
Ce qui le serait moins, c'est moi qui le présume,
Serait d'en trouver deux qui ne causeraient pas,
Ou tout haut ou tout bas.
L'une se disait aise
De son humble destin.

" La table du festin,
Disait l'autre en sa thèse,
Est mal servie, en vérité.
Je suis assez bonne chrétienne;
Je parle avec sincérité,
Mais j'ai hâte que la mort vienne,
Car je suis lasse de souffrir."

La mort entra soudain.

"Je viens pour vous offrir

Mes très humbles services,
Et finir vos supplices,
Dit-elle.
—Madame la mort,
S'écria la femme chagrine,
Prenez donc ma voisine
Tout d'abord."

Quelque triste que soit de nos jours le poème,
Quel que soit le bonheur que l'on espère aux cieux,
On aime toujours mieux
Voir mourir ses voisins que de mourir soi-même.

FABLE XXXI

—

Fleuve et Ruisseau.

Un ruisseau né dans nos montagnes
S'en allait vers le Saint-Laurent.
Il faisait du bruit en courant
A travers les vertes campagnes.
Lorsque l'on est petit, ma foi !
On attire les yeux sur soi
En faisant du tapage.

Il arriva, sans le savoir,
Au terme du voyage.
Le fleuve passait sans le voir.

" Où portes-tu, fleuve, ton onde ?
Demande-t-il d'un ton amer.

—Je m'en vais au sein de la mer,
Répondit de sa voix profonde
Le fleuve qui marchait toujours,

—Arrête donc ici ton cours,
Verse en mon urne presque vide
Tes flots qui vont là-bas mourir.
Ah ! ce n'est pas la mer avide,
C'est moi que tu dois secourir !

—Tais-toi ; si je changeais ma course
Pour obéir à tes propos,
Je remonterais à ta source
Et t'engloutirais sous mes flots."

Ne vous indignez point si le ciel vous refuse
Ce que vous demandez ;
L'homme aisément s'abuse,
Et ses souhaits, parfois, sont assez mal fondés.

FABLE XXXII

—

Lionne et Laie.

Une laie entraînant ses petits au ruisseau
Rencontre une lionne avec un lionceau,
Un seul.
" Que je vous plains, ma chère,
Dit-elle avec dérision :
Rien qu'un petit !...
—Rien qu'un fait la royale mère,
Mais ce petit est un lion."

Comme un coup de fouet, sonne
Ce mot plein de fierté...
Dans la chose ou dans la personne
Cherchez toujours la qualité.

FABLE XXXIII

—

La non-intervention.

Les gloutons partirent en guerre
Contre les visons,
Et l'on ne sut guère
Pour quelles raisons.
Comme nous, quelquefois les bêtes
Aiment à faire des conquêtes,
Et tout prétexte est bon alors.

Peu rompus à la discipline,
Les visons, dont l'esprit incline
A la paix dedans et dehors,
Eprouvèrent quelques défaites.
Ils vinrent, sur les entrefaites,
Requérir l'aide du renard.

" J'aime la paix, j'y participe
En m'abstenant, c'est mon principe."
Répondit le vieux goguenard.

Ne pas intervenir quand le puissant accable
Le faible qui s'épuise en un pénible effort,
C'est au lieu de l'amour admettre l'implacable,
Au lieu du plus loyal acclamer le plus fort.

FABLE XXXIV

—

La Corneille et la Grive.

L'histoire est vraie... Une corneille
Qui n'avait pas mauvaise oreille
Et ne manquait pas de bon sens,
Honteuse de ses laids accents,
Eut une idée originale.
Elle s'envola, matinale,
Près d'une grive, en la forêt.

"Il y va de ton intérêt,
Dit-elle à l'oiseau solitaire,
Quitte ce désert sombre... Il vaut autant se taire
Que de chanter ainsi quand personne n'entend.
Suis-moi, je sais des lieux où la foule t'attend."

La grive la suivit, lissa bien son plumage
Et commença son doux ramage.

Les feuilles la cachaient, on ne la voyait pas.
On voyait seulement la corneille méchante,
Qui simulait sans embarras
Les gestes d'un oiseau qui chante...
Ce fut elle qu'on applaudit.

Mais le truc n'est pas inédit...
Beaucoup chantent ainsi par la bouche des autres;
A défaut de talents ils empruntent les vôtres.

FABLE XXXV

—

Les deux Epis.

Deux épis de froment, sortis du même germe,
Et que le champ fauché gardait sur son tapis,
Causaient, un soir, entre eux, comme font les épis.

L'un était haut et droit. Il disait que la ferme
Devait être fière de lui;
L'autre se montrait plus candide;
Il s'inclinait toujours et cherchait un appui.
L'un était plein, l'autre était vide.

Souvent le vaniteux est sot ou dépourvu;
Vertueux ou savant n'aime pas être vu.

— — —

FABLE XXXVI

—

Le Loup et les deux Bassets.

Deux bassets descendant de la même lignée,
Trottinaient le nez bas, la mine rechignée,
A travers bois et champs pour chasser le blaireau.
Ils venaient d'en laisser plus d'un sur le carreau.
Quand un loup accourut, criant :
" Je me fais gloire
De vous croquer tous deux en deux coups de [mâchoire ! "
Les chiens montrent les dents, se tiennent en arrêt.

" Mais on va se défendre, à ce qu'il me paraît...
Je connais ta valeur, elle est incontestable,
Et j'ai regret de mon emportement,
Affirme-t-il bientôt, avec serment,
A celui des bassets qui semble plus traitable...
Laisse-moi cependant, reprend-il sans façon,

Donner une bonne leçon
Au mal appris qui m'a jadis fait une injure;
Ce sera court, je te le jure."

Le caniche vanté s'éloigna quelque peu;
L'autre fut dévoré malgré tout son courage.

"Maintenant, dit le loup, finissons notre ouvrage;
Ce que j'ai fait n'était qu'un jeu,
Mon ami, ne vous en déplaise."

Et, tombant sur le traître, il l'égorge à son aise.

Vous qui combattez pour le droit,
Si vous vous divisez, ceci doit vous l'apprendre,
Vous vous ferez surprendre
Par quelque ennemi plus adroit.

FABLE XXXVII

—

Les deux Ecoliers.

Dans un petit bourg agricole,
Deux gars s'en allaient à l'école
Leurs livres à la main.
Quand, à quelques pas du chemin,
Tout à coup ils virent, dans l'herbe,
Une pêche superbe,
Faite de pourpre et de velours.
Jetant là des livres trop lourds,
On court, on se dépêche.
C'est à qui, le premier, ramassera la pêche.
Mais dans l'empressement
L'un tombe avant d'être assez proche,
Et l'autre écrase dans sa poche
Le fruit qu'il serre étourdiment.

Que d'hommes de tous les âges,
Ignorants comme érudits,
Ne se montrent pas plus sages
Que ces petits étourdis !

FABLE XXXVIII

—

La Belette et le Hibou.

Une jeune belette entendant un hibou
Lui dire sottement qu'elle habitait un trou,
Gagnait avec misère une humble subsistance,
Et ne pouvait, enfin, jouir de l'existence,
Leva fièrement son museau
Et répondit au gros oiseau :

"Je n'ai point d'ailes, point de plume :
N'en ayant jamais eu, je n'en ai pas besoin ;
Au reste, je n'ai pas coutume
De chercher le bonheur bien loin.
Puis dans le danger je me sauve
Aussi bien que le plus grand fauve.
Voyez ; un chasseur vient, adieu !"

Se fourrant au milieu
De l'épaisse fougère

La belette légère
A ces mots disparut.
Aussitôt le hibou, hâtant son vol austère,
S'éleva lentement de terre,
Mais, par malheur pour lui, le chasseur accourut.

Gardez-vous d'offenser par des paroles vaines
Ceux qui sont moins doués que vous;
Ce qui fait notre orgueil peut devenir pour nous
Une amère source de peines.

FABLE XXXIX

—

Le Brochet empressé.

Un pêcheur dans un lac jetait, un jour, sa ligne;
Un gros brochet
Vit le traître crochet
Qui s'agitait au bout comme pour faire signe.
Aussitôt le voilà
Qui va de-ci, de-là,
Se trémousse et regarde
De cent façons,
Pour faire comprendre aux poissons
D'être bien sur leur garde.
Mais, hélas ! destin imprévu,
Après avoir montré qu'il avait des entrailles,
Lui-même il s'en alla se prendre dans les mailles
D'un filet qu'il n'avait pas vu.

Nous pouvons bien veiller aux intérêts des autres,
Mais jamais, pour cela, ne négligeons les nôtres.

FABLE XL

—

La Limace et le Rosier.

Une limace, un jour, vint auprès d'un rosier,
Pour lui jeter, hélas ! l'injure à plein gosier.

"Ta fleur est semblable à la rouille...
Fi ! de la détestable odeur...
Ôte ce masque de candeur...
Ne vois-tu pas que je te souille ?
N'as-tu plus de souci ?
Chasse-moi, si tu l'oses,
Ou demande merci."

Le rosier, entr'ouvrant ses roses,
Lui dit:
"Tes insolents discours
Ne nous empêchent pas, moi de fleurir toujours,
Et toi, pauvre grossière,
De te traîner dans la poussière."

Les injures des poissons
Doivent nous laisser impassibles;
Les fiers esprits ne sont sensibles
Qu'aux sages leçons.

FABLE XLI

—

Le Loup converti.

Les loups naissent et meurent
Avec leur goût sauvage et leurs grands appétits.
Les hommes font-ils mieux ? Trop souvent ils [demeurent,
Au déclin de leurs jours, ce qu'ils étaient petits.

J'ai pourtant ouï dire
Qu'un loup qui vivait mal, comme font tous les siens ;
Qui croquait des agneaux et déchirait des chiens,
Avait fini par s'interdire
Le moindre coup de dent sur le fruit défendu.
Il s'était fait mouton, même mouton tondu.

Malgré sa dignité, malgré son air austère,
On l'avait avec crainte admis dans le troupeau...

On peut faire nouvelle peau
Sans faire nouveau caractère.

FABLE XLII

—

La Fauvette et l'Epi.

Sur le bord d'une route
Un épi de froment,
Né du hasard, sans doute,
Se penchait tristement.
Une implacable sécheresse
Vint ajouter à sa détresse;
Il allait, avant de mûrir,
Dans la solitude mourir.

Un jour une fauvette
S'approcha doucement de lui,
Et pour dissiper son ennui
Lui gazouilla sa chansonnette.

" A la fontaine, chantre ailé,
Lui demanda-t-il, désolé,
Va donc, pour que je vive,

Puiser un peu d'eau vive
Et tu viendras souvent encor."

L'oiseau prit son essor
Et d'une aile rapide
A la source limpide
Vola, compatissant.
Il puisa maintes gouttes
Et vint les verser toutes
Sur l'épi languissant.

A l'automne il était superbe,
On le montrait avec orgueil.
Un soir, tout près de lui dans l'herbe,
Il entendit un chant de deuil :
C'était la fauvette obligeante.

" Qu'as-tu donc à gémir ainsi,
Dit-il d'une voix engageante ?

—J'ai faim, je viens mourir ici."

L'épi, vers la terre endormie,
A ces mots s'inclina soudain,
Et la fauvette, son amie,
Ne mourut pas de faim.

Faites la charité, faites sans bruit l'aumône,
Pour Dieu d'abord et puis pour vous,
Car vous ne savez pas, fussiez-vous sur un trône,
Ce que vous garde un sort jaloux.

FABLE XLIII

—

Les deux Sources.

Une source jusqu'au bord pleine
Et gazouillant comme un oiseau,
Portait à la fleur de la plaine
La douce aumône de son eau.
Une autre qui craignait, sans doute,
De voir son lit se dessécher,
En refusait même une goutte
Aux fleurs qui venaient en chercher.

Cependant cette source pure
Qui s'épanchait dans la verdure
Ne tarissait aucunement;
Et par le ciel et par la terre
Lui revenait avec mystère
L'eau qu'elle donnait librement.

Donnez au malheureux, et donnez avec joie;
Ce qu'on donne revient. C'est Dieu qui le renvoie.

FABLE XLIV

—

Le Coq et le Putois.

Un putois quelque peu sur l'âge,
Sans dents, mais pas sans appétit,
Un jour, pour marauder, de son gîte sortit
Avec des compagnons très forts en brigandage.
Un coq chantait au loin le réveil du matin.

"Il nous convie à son festin,
C'est vraiment trop de politesse,
Dit-il ; courons avec vitesse
L'embrasser, mes frères putois."

Maître coq chantait sur les toits.
Il s'approche et, d'une voix tendre,
Lui jure qu'il aime à l'entendre
Et que c'est pour cela qu'il accourt aujourd'hui...
S'il descendait chanter un peu tout près de lui...

Le coq savait fort bien que le vieux quadrupède
Ne pouvait lui faire aucun mal.
Il descendit.
"Mon cher, dit le fourbe animal,
A nos longs désaccords j'ai trouvé le remède:
Au lieu de vous manger, nous mangeons du fretin.
Si la repentance est tardive
Le ferme propos est certain.
Et pour vous rassurer contre la récidive,
En putois contrits et prudents,
Nous nous sommes ôté les dents.
Regarde !
Il ne m'en reste plus, et j'en avais pourtant.
Tous les miens en ont fait autant,
Et ce sera ta sauvegarde.
Tu vas les voir bientôt, ils vont venir ici.

—Ils vont venir ?... Merci !
Ce sera belle fête
Et je vole à ce faîte
Pour les voir arriver."

Le putois, tout confus, n'eut plus qu'à s'esquiver.

Lorsqu'un homme vous fait des promesses trop belles,
Pour vous mettre à l'abri rouvrez vite vos ailes.

FABLE XLV

—

L'Oiseau et le Feuillage.

Au retour du printemps, sous un feuillage dense,
Un oiseau construisait son petit nid de foin;
Le feuillage lui dit :
" Tu n'as pas de prudence
Et tu ne vois pas de bien loin;
Cela m'étonne.
Je te cache aujourd'hui, mais aux jours de l'automne
La bise qui m'emportera
Contre le froid contre le givre
Sans nul abri te quittera."

L'oiseau lui répondit :
" Je serais fou de suivre
Ton conseil,
Car j'aurai pris mon vol vers un plus doux soleil
Lorsque tu tomberas au souffle de la bise.

La peur du lendemain est donc une sottise.

FABLE XLVI

—

Le Loup et le Chien.

De grand matin et d'un pas ferme,
Un vieux loup, à ce qu'il paraît,
S'aventurait vers une ferme.
La faim lui donnait du jarret.

A la porte grondait le dogue.
Comment faire pour l'apaiser ?
Il ne voudrait pas d'un baiser,
Ça se voyait à son air rogue.

" J'ai pour vous le plus grand égard,
Commença-t-il avec finesse...
J'ai bien connu, dans ma jeunesse,
Votre bon père, et mon regard
Le retrouve en vous avec joie...
Demain, cher ami, l'on festoie

Et je viens pour vous inviter :
La table sera bien garnie.

—J'irai, père loup, sur ma vie ! ”

—Dis donc, pourrais-tu me prêter,
Pour le dessert, une poularde ?

—Vous êtes des loups fort prudents.
Dînez sans moi si je retarde,”
Fit le dogue en montrant les dents.

Des loups, qui n'en voit pas ? Ils sont vêtus en [hommes ;
La plupart ont connu votre père défunt ;
Ils ont pour leurs amis fondu de belles sommes ;
Ils vous offrent de tout et vous font un emprunt.

FABLE XLVII

—

Le Renard prudent.

Compère l'ours, un jour, écrivit une lettre
A son voisin le renard.
C'était pour un dîner... Il n'y voulait admettre
Que le convive libre, aimable, goguenard.
On allait faire ripaille... [taille !!!
Pas d'eau, du vin... à flots ! Puis un bœuf d'une
Tout était prêt déjà : chaudière, bœuf et feu.
Allait-on s'amuser un peu !

Le renard accourut. Il faut bien qu'on le dise,
Pour lui c'est un péché mignon
Que le péché de gourmandise.
Mais quand il vit de loin son rusé compagnon
Prendre pour le fricot une étroite chaudière,
Il se dit :
" Ce n'est pas assez grand pour un veau ;

Ça sent la trahison. Retournons de nouveau
A notre renardière.

Pour n'être point dupés voyez toujours, d'abord,
Si paroles et faits se trouvent bien d'accord.

FABLE XLVIII

—

Le Lion et le Lézard.

Un lion cherchant l'ombre,
Car le jour était chaud, les champs, pleins de soleil,
Entra tout haletant dans une grotte sombre
Pour attendre la nuit et goûter le sommeil.
Mais toute joie est décevante.
Voilà bien qu'un lézard lui monte sur le dos.
Il sort alors de son repos,
Il regarde, il frémit, comme pris d'épouvante.

Un renard l'aperçoit et se moque de lui.

"Je n'ai pas peur de cette bête,
Dit le lion, dressant la tête,
Mais son peu de respect me cause de l'ennui."

Vous qui n'avez aucun mérite
Ne vous faufilez pas parmi les beaux esprits,
Votre vanité les irrite
Ou votre air familier provoque leur mépris.

FABLE XLIX

—

Le nouveau Régime.

Un jour les animaux sauvages,
Pour mieux, sans doute, s'illustrer,
Résolurent de se titrer
Et de supprimer les servages.
C'était grandement beau déjà,
Mais pas assez, et l'on songea—
Dans une agape présidée
Par le plus ancien des lions,
Car c'est là, paraît-il, que surgit toute idée—
On songea qu'il fallait, sans des rébellions,
Faire un gouvernement.
Quelle en serait la forme ?
Le grand nombre choisit le représentatif,
Comme étant plus récréatif.
On chargea le canard d'annoncer la réforme
De cette source de bienfaits

Les fauves de partout parurent satisfaits.
Pour mieux garder les lois morales,
On voulut faire, en une fois,
Les élections générales.
Seul un singe vendit sa voix.
Puis une élection fut quelque part perdue,
A cause, paraît-il, de l'influence indue.

Invoquant le droit coutumier
Dont la forêt s'honore,
Un lion à la voix sonore
Se fit choisir comme Premier.
Secouant sa crinière, ouvrant son œil de flamme,
Il commenta son grand programme,
Et la droite battit des mains.
La gauche s'irrita. Plus vive que polie,
Elle dit que jamais, même chez les humains,
On avait vu telle folie.
Si l'on votait ainsi,
On allait gaspiller de fabuleuses sommes,
Et, dans un temps pas loin d'ici,
Les bêtes deviendraient des hommes.

Après avoir bien discuté,
Chacun resta de son côté.

Malgré les arguments que son rival déroule
Gros-Jean refuse net d'écouter la raison.
Il s'enferme dans sa maison
Alors même qu'elle s'écroule.

FABLE L

—

La Mouche et le Taureau.

Nombre d'hommes, partout, se pensent nécessaires,
Utiles, tout au moins,
Qui ne sont qu'ennuyeux. Ils ont été témoins
De maints gestes et faits. Ils se disent sincères;
Vous donnent des avis que vous suivrez, sinon,
Ils ne répondent de rien, non !
Leur zèle me déplaît beaucoup plus qu'il me touche.
Ils me rappellent cette mouche
Qui prit pour piédestal la corne d'un taureau.

" Je viens pour te servir, dit-elle au quadrupède;
Je suis pour la victime et non pour le bourreau.
Mais si mon poids, trop lourd, te fatigue, je cède.
Je m'envole. . . tu peux parler.

—Merci de tant de complaisance,
Fit l'animal, tu peux rester ou t'en aller,
J'ignorais ta présence."

FABLE LI

—

Le Cheval et le Charriot.

Un bon cheval d'un certain âge,
Traînait depuis longtemps un pesant charriot ;
Il était tout en nage,
Mais il ne disait mot.
A quoi sert de se plaindre
Quand personne n'est là pour nous prendre en pitié,
Ou, tout au moins, pour feindre
Une douce amitié ?

Cependant la lourde voiture
Roulait sans fâcheuse aventure,
Au sommet d'un vaste coteau.
La descente en était rapide :
Un roc abrupt, un trou perfide
Resserraient le chemin comme eut fait un étau.

"Laisse flotter les rênes,
Dit-elle au cheval fort surpris;
Depuis bien longtemps tu me traînes;
Ton cœur est bon, je l'ai compris.
A mon tour, sans qu'on le devine,
Sur la pente de la ravine
Je vais te pousser bravement,
Et tu n'as qu'à te laisser faire
Pour descendre en bas promptement...
Je connais mon affaire."

Le cheval, écoutant ce propos singulier,
Changea de rôle.
Après tout, ce devait être joliment drôle
Que ne plus se morfondre à tirer du collier.
Il partit aussitôt sur la pente assez raide.
Le charriot content de lui donner de l'aide,
Poussait, poussait; si bien qu'enfin
Il le poussa dans le ravin.

Vous qui nous conduisez, hommes de tous régimes,
N'allez pas imiter ce cheval idiot,
Ne changez pas de rôle avec certains intimes,
Car il feraient, bien sûr, comme le charriot.

FABLE LII

—

La Harpe et la Girouette.

Une harpe pendait aux branches d'un ormeau.
Près de là, sur un toit, au milieu du hameau,
Une girouette de tôle
Jouait fidèlement son rôle,
Tournant peut-être aussi souvent
Qu'on le fait en jouant le nôtre.
Chose étrange, le même vent
Fit chanter l'une et gémir l'autre.
[tombons,
Vents du ciel : Deuils, soucis, chagrins où nous
Irritent les méchants et font chanter les bons.

FABLE LIII

—

Les deux Cultivateurs.

Un pauvre laboureur se donnait grande peine
Pour ôter les cailloux qui couvraient son domaine,
Et son voisin lui dit :
" Tu gagnes bien ton pain
O misérable prolétaire,
Plutôt que d'épierrer une pareille terre
J'endurerais longtemps la faim.

Mais il voit tout à coup un serpent qui s'approche :

" Voisin, voisin, fit-il, vite apporte une roche !..."

Ce qui vous écrase aujourd'hui
Peut, demain, vous servir d'appui.

FABLE LIV

—

Le Froment et l'Ivraie.

Jalouse de voir le bon grain
S'emparer du meilleur terrain,
Alors que le long de la haie
On la reléguait sans merci,
Une mauvaise herbe, l'ivraie,
Voulut aussi
Dans le sillon fertile
Mûrir comme le blé.

Elle prit un air accablé,
Et dit d'une façon subtile
Aux jeunes épis, ses voisins :

" Vous me traitez bien mal, cousins,
Et vous m'en voyez désolée...
Pourquoi me tenir isolée ?
Laissez-moi prendre à vos côtés

Une toute petite place.
Mon âme qui n'est pas de glace
Aura pour vous mille bontés."

Séduits par ces belles paroles,
Ne voyant rien de hasardeux,
Les épis jeunes et frivoles
La gardèrent au milieu d'eux.
Ils connurent leur imprudence
Quand l'ivraie, avec impudence,
Pendant qu'ils souffraient reverdit,
Et jusqu'au loin se répandit.

N'acceptez pas toujours l'amitié qu'on vous donne;
On vous flatte souvent pour vous mieux pénétrer.
On vous demande un coin dans votre âme trop bonne,
Et l'on règne en tyran dès qu'on y peut entrer.

FABLE LV

—

Le Nuage et le Soleil.

Le soleil inondait les plaines
Depuis longtemps
Et les promesses du printemps
Devenaient vaines.
Le ciel n'avait que de l'azur ;
La terre était dans la souffrance ;
La fleur inclinait son front pur
Et l'espérance
Ne germait plus dans le sillon.
Un nuage parut comme un noir tourbillon :

"Il est temps que j'arrive,
Cria-t-il au soleil,
Si je veux que la terre vive
Et secoue un peu son sommeil.
Tu crois la réchauffer et ton rayon la brûle.

Eloigne-toi, recule !
Laisse-moi réparer les maux
Que tu causes en mon absence ! "

Le nuage à ces mots,
Pour montrer sa puissance,
Ouvre son aile sombre et voile le ciel d'or.
Il fit longtemps pleuvoir et la terre inondée
Par cette interminable ondée
Souffrit encor.

Notre cœur a besoin, comme la terre avide,
De pluie et de soleil, souvent et tour à tour :
Un bonheur trop constant le rend parfois aride,
Un long malheur, parfois, l'abîme sans retour.

FABLE LVI

—

Les Feux Saint-Elme et le Phare.

Un soir que l'océan roulait vers son rivage
Avec un râlement sauvage
Ses flots noirs et tumultueux,
Des aigrettes de flamme, au milieu des ténèbres,
Dansaient de toute part sur les vagues funèbres
Et dans les vents impétueux.
C'étaient les feux Saint-Elme et les feux Sainte-
[Claire.

Dans leurs ébats joyeux et vifs
Ils s'approchèrent des récifs
Où brillait chaque nuit un phare solitaire.

" Pourquoi ne viens-tu pas avec nous voltiger,
Dirent-ils d'un ton léger
A l'immobile lumière ?

Toi qui pourrais gaîment comme nous flamboyer,
Comment peux-tu, dans ce foyer,
Demeurer ainsi prisonnière ?

Le phare répondit :
—Pendant qu'en gais faisceaux
Vous jouez dans les mâts des malheureux vaisseaux
Qui courent peut-être au naufrage,
Moi je reste sur le rocher
Pour leur défendre d'approcher.
Je rends l'espoir et le courage
Au matelot qui craint la mort ;
J'éloigne le danger et je montre le port."

Les vains sectaires de ce monde
Avec leurs doux enseignements
Qui changent à tous les moments
Sont pareils à ces feux qui voltigent sur l'onde.

FABLE LVII

—

Le Rat et le Gâteau.

Un rat qui descendait du grenier à la cave,
Fut arrêté soudain par la senteur suave
D'un énorme gâteau
Que venait de pétrir la jeune cuisinière.

"C'est un fameux chanteau,
Dit-il; comme chacun agit à sa manière,
Moi j'accepte le bien
Qu'on me donne pour rien...
Servons-nous sans attendre."

Il se mit à ronger
Sans nullement songer
Qu'un chat pouvait l'entendre.
A peine, en effet, l'imprudent
Donne le premier coup de dent
Que Minou se met de la fête.

" J'ai comme toi, petit,
Assez bon appétit,"
Dit-il.

Il lui croqua la tête.

N'allez pas au danger
D'un cœur vain ou léger.

FABLE LVIII

—

La Luciole et la Rose.

Une brillante luciole,
Ouvrant ses ailes dans la nuit,
Comme une étincelle qui vole
Glissait mollement et sans bruit.

Quand on jette sur son passage
Le rayonnement des splendeurs,
Quand on a l'éclat des grandeurs
Il est malaisé d'être sage,
Et d'éviter longtemps l'écueil,

La luciole eut de l'orgueil.
Elle vit une fraîche rose
Qui cachait dans l'obscurité
Et son parfum et sa beauté.

" Voilà bien une triste chose,
Pensa l'insecte au vol de feu.

Pauvre fleur, dis-moi donc un peu
De quoi te servent ton dictame,
Et ta grâce, et ton coloris ?
Nul ne te voit; et, sur mon âme !
J'en suis chagrin mais pas surpris."

—Reste avec moi jusqu'à l'aurore,
Répondit la reine des fleurs."

L'insecte babillait encore
Quand le jour rendit ses couleurs
A sa jeune et gentille amie.

" La terre n'est plus endormie;
Voltige donc dans le ciel clair
Et l'on croira voir un éclair,
Souffla la rose avec malice.

—Je ne saurais entrer en lice,
Je ne brille pas dans le jour,
Répliqua tristement l'insecte.

—C'est un malheur que je respecte,
Dit la fleur; mais chacun son tour.
Je luis lorsque tu dois t'éteindre;
Tu me plaignais, je vais te plaindre."

FABLE LIX

—

Le Chat et le jeune Oiseau.

Vers cette heure du jour où tout se rembrunit,
Un chat qui n'avait point une allure très franche
Finit par découvrir, perché sur une branche,
Mais tout près du nid,
Un jeune oiseau qui voletait à peine.

" Sais-tu bien, lui dit-il, que tu n'es pas prudent.

—Comment ? répond l'oiseau, d'une âme fort [sereine,
Je ne m'éloigne pas de mon nid cependant.

—C'est là, précisément, que se trouve ta faute.
Un chat comme parfois l'on en a remarqué,
Un chat peu scrupuleux arrive, grimpe ou saute,
Et te voilà croqué.

—Que me conseille alors votre touchante estime ?

—Eh ! de monter, parbleu ! de monter à la cime."

Alors, l'oiseau naïf ouvre l'aile, s'ébat,
Et tombe sottement dans les griffes du chat.

Jeunesse sans expérience,
N'écoute pas ces inconnus
Qui par des discours ingénus
Vantent tes biens et ta science;
Reste près du nid maternel :
Le foyer, l'école ou l'église,
Jusqu'à ce que le nid te dise :
Vole maintenant dans le ciel.

FABLE LX

—

Le Singe en voyage.

Un singe, de passage
Chez l'homme, son cousin,
Par Darwin,
Crut qu'il était d'usage
De prendre un bain, le soir, dans le jus du raisin.

A l'heure où la foule se presse
Sur le boulevard,
Il part ensoleillé d'ivresse,
Joyeux et bavard.

Or, dans une multiple glace,
Chez un marchand de nouveautés,
Il se voit de tous les côtés
Et croit qu'il voit la populace :

" Que les hommes sont laids, grands dieux !
[murmure-t-il,

En riant dans son poil d'un petit air subtil.
Mais qu'ont-ils fait du linge
Qui les cachait si bien, ajoute-t-il encor ?
Bénis les dieux puissants qui m'ont fait naître
[singe !
Je n'ai pas besoin d'or
Pour vivre indépendant et jouir du bien-être."

Plein d'orgueil ou de vin, tu ne peux te connaître.

FABLE LXI

—

L'Ours et le Mouton.

Ainsi que l'homme, l'ours propose
Mais ne dispose pas toujours.
Un ours, affamé, je suppose,
Portait dans les champs ses pas lourds,
Ruminant de nouveaux manèges
Pour tromper l'animal broutant.
C'était à l'approche des neiges,
Mais les brebis paissaient pourtant.

" Un agneau, quelle bonne aubaine !...
Je laisserai la peau, la laine,
Pour ne savourer que la chair.
Ainsi l'agneau ne vaut pas cher,
Et tout petit sera mon crime.
Je pourrais même en manger deux.
Trois serait un peu hasardeux...

Faut être honnête."
Ainsi s'exprime
L'ours qui marche le nez en l'air,
Bien sûr d'avoir assez de flair
Pour éviter toute aventure
Qui pourrait être de nature
A retarder trop son retour.

Il avait déjà fait un tour,
Naguère, dans ces pâturages,
Et le maître, se disait-il,
Dans un raisonnement subtil,
Lui redevait des arrérages.

Il cherchait donc, de-ci, de-là,
Quand, par aventure, voilà
Qu'il entend à quelque distance
Le doux bêlement d'un mouton.

"Je vais te prêter assistance
Et te faire changer de ton,"
Grogna-t-il en courant plus vite
Vers l'endroit d'où partaient les cris.

"Ton bêlement plaintif m'invite
A traverser des champs proscrits,
Ajouta-t-il, et je me hâte.

Je suis d'une si bonne pâte !
Aussitôt rendu qu'appelé.
C'est en vain que tu te rebiffes,
Ton sort est d'être écartelé;
Au reste, je m'en lave les griffes;
On ne refuse pas l'honneur
D'être croqué par son seigneur."

Il en aurait dit plus, peut-être,
Mais il se prit au piège traître
Que le fermier avait tendu.
Adieu l'esprit ! adieu la verve.

" Eh ! fait le mouton qui l'observe,
Et qui l'avait bien entendu,

Rien non plus d'honorable, comme
D'être écorché par un brave homme."

FABLE LXII

—

La Cigale Orgueilleuse.

Le soir d'une chaude journée,
Au milieu d'un jardin fleuri,
Pour célébrer son hyménée—
Car elle avait pris un mari—
Une brillante libellule
Donna, parait-il, un grand bal.
Or, l'avis n'en fut point verbal,
Mais écrit selon la formule,
Par une gracieuse main
En lettres d'or sur parchemin.

On vit arriver à la fête,
Portés sur la brise du soir,
Et guêpes à la fine tête
Et bourdons au corselet noir;
On vit plus d'une active abeille
Mettre des rayons de miel doux

Dans la somptueuse corbeille
Des jeunes et charmants époux ;
Et l'on vit, en files égales,
Les phalènes et les cigales,
Les midas et les papillons.
Cela formait des tourbillons
D'une splendeur incomparable ;
Et jamais bal plus mémorable
Ne fut donné dans un jardin.
La pourpre, l'or, l'azur, la soie
De toute part mêlaient soudain,
Parmi les doux éclats de joie,
Dans les airs leurs brillants reflets.

On chanta de joyeux couplets :
Les danses furent animées,
Le dîner, fut dispendieux.
On y but la boisson des dieux
Dans des corolles parfumées.
Et, chose assez rare partant,
Chacun s'en retourna content.
Non pas ; voilà que je m'abuse.
Une cigale était confuse
En voyant que tous les regards
Se fixaient sur la taille fine
D'une frigane, sa voisine.

"On aurait pour moi des égards,
Tout tristement se disait-elle,
Si ma tournure était plus belle."

Et là-dessus, volant au loin,
Pour devenir plus élégante,
Elle fit, loin de tout témoin,
Une diète extravagante.

Elle maigrit de plus en plus.
Vain supplice, espoirs superflus,
Au premier bal de la prairie,
En dansant un vif cotillon
Elle tomba soudain sans vie
Dans les bras d'un vieux papillon.

Cigale que l'orgueil domine,
Mieux vaut santé que bonne mine.

FABLE LXIII

—

Le Roseau.

Au bord d'une fontaine, un roseau, droit et fier,
Parlait à ses voisins d'un ton assez amer :

" Qu'importe, disait-il, que ma morgue vous blesse ?
Je ne me courbe point sous la brise ou l'oiseau.
Je suis de vieille souche et de bonne noblesse ;
J'ai la force du pin, la grâce du roseau...

Or, il passa soudain une brise légère,
Et, comme le glaïeul et comme la fougère,
Le petit vaniteux s'inclina sans retard.

Je connais, sous le ciel, plus d'un pareil vantard.

FABLE LXIV

—

Le Laboureur et l'Athée.

Un brave laboureur achevait ses semailles
Quand il vit arriver au milieu de ses champs
Un soi-disant athée, un de ces sots tranchants
Qui veulent enlacer les autres dans leurs mailles.
L'angélus du midi, dans le même moment,
Sonnait à l'église voisine;
Le semeur se signa, puis fort dévotement,
Se mit à réciter la prière divine.

" Pourquoi ce signe de la croix ?
Fit le libre penseur, en éclatant de rire;
Est-ce donc que vraiment tu crois
A ces mots que tu viens de dire ?

— Eh, pourquoi n'y croirais-je pas ?
Daignez, s'il vous plaît, me l'apprendre.

—Parce qu'en croyant sans comprendre
Ta raison ferait un faux pas.

—Revenez dans deux mois, je pourrai vous répondre,
Et même vous confondre..."

Il revint au temps dit ; c'était à la moisson.

"Eh bien ! commença-t-il, eh bien ! pieux garçon,
Je viens chercher votre réponse.

—Interrogez mon champ, c'est lui qui la prononce.
A votre raillerie il saura mettre un frein.
Vous m'avez vu semer ce grain,
Je l'ai mis, au printemps, dans une tiède terre ;
Il a semblé pourir ; tel ne fut pas son sort :
Un germe plein de vie est sorti de la mort...
Voyez ce blé superbe, expliquez le mystère...
L'homme est plus qu'un vil grain, vous savez bien [cela ;
Comment pouvez donc jamais nommer chimère
Son espoir de sortir d'une tombe éphémère ?
C'est ma seule réponse ; allez, méditez-la..."

FABLE LXV

—

La Colombe.

Une colombe au blanc plumage
Volait depuis longtemps
Au-dessus d'un désert sauvage,
Sous des cieux éclatants.

Une soif ardente, cruelle,
Faisait enfin faiblir son aile,
Quand elle vit, près d'un rocher,
Couler une source limpide.
Elle voulut s'en approcher,
Mais son élan fut si rapide
Qu'elle vint se heurter au roc.
Sous la violence du choc
Elle se brisa la cervelle.

L'histoire, hélas ! n'est pas nouvelle.
Beaucoup tombent ainsi, soit tard, soit au début,
Pour n'avoir pas appris à mesurer le but.

FABLE LXVI

—

Le Renard et l'ombre des Pigeons.

Un renard était las du sauvage gibier.
Il se souvint d'un colombier
Qu'il avait vu dans une course.

" Voilà, se dit-il, ma ressource,
Et je suis heureux d'avoir faim."

C'était loin ; il courut. Il arrivait enfin,
Quand à la porte d'une étable
Il vit un vieux coq qui chantait.

" C'est là, fit-il encore, un mets bien acceptable
Et naguère on s'en contentait.
Croquons-le, tout d'abord, et les pigeons ensuite.

Dire et faire, c'est deux, même pour un renard.
Le coq n'acheva pas son couplet goguenard,
Il prit la fuite.

Le renard le suivit,
Et peut-être allait-il l'atteindre,
Quand tout à coup il vit,
Sur la neige, se peindre
Le vol noir des pigeons.
Aveuglé par la joie,
Il quitte alors sa proie.

" Quel dîner nous nous ménageons !
Pensait-il, courant après l'ombre.
Ce vieux coq n'avait rien que la plume et la voix...
Parlez-moi des pigeons ; ça pèse et ça fait nombre !
Je n'en aurai jamais autant pris à la fois !..."

Quand la main est assez remplie,
L'ouvrir pour prendre encor devient une folie.

———

FABLE LXVII

—

La ligue des Rats.

Un jeune chat, naguère,
Faisait une implacable guerre
A ses vieux ennemis les rats.
C'était pour cette gent rageuse
Un nouvel embarras,
Et cela la rendait songeuse.
Elle ne voulait pas, dans ses modestes trous,
Vivre comme sous les verrous.

Un vieux, qui bien des fois avait vu la bataille,
Prit sur lui d'assembler noblesse et valetaille.
On résolut d'aller provoquer maître chat,
Et d'ainsi racheter la douce indépendance.
Cela ressemblait fort à de l'outrecuidance...
Car on sait ce que coûte un semblable rachat.
Les voilà donc partis pour tenter l'aventure.
Mais le chat qui guettait au bord de l'ouverture

Par où ces valeureux s'attendaient de sortir,
Miaula tout à coup, d'une voix ironique.
Ils furent tous saisis d'une affreuse panique
Et chacun dans son trou s'en alla se blottir.

Se vanter n'est pas une preuve
De courage ni de succès;
Hommes et rats sont, je le sais,
Braves loin du danger bien plus que dans l'épreuve.

FABLE LXVIII

—

L'Abeille et l'Enfant.

Un enfant renommé pour sa gloutonnerie,
Et qui montrait, parfois, quelque mauvais dessein,
Découvrit un essaim
Dans le bois de la métairie.
"Du miel, s'écria-t-il, et pour un bon repas !..
L'eau m'en vient à la bouche.
C'est à peine, chez nous, si l'on veut que j'y touche;
J'en goûte un peu parfois mais je n'en mange pas..."

Sur le tronc, aussitôt, lestement il se juche,
Et porte sur la ruche
Une indiscrète main.
Mais une abeille sort et le pique soudain.

Au pauvre qui demande accordez une obole :
Il est beau de s'apitoyer;
Mais contre l'effronté qui vole
Défendez bien votre foyer.

FABLE LXIX

—

Le Renard et le Lièvre

Un renard, en courant, injuriait un lièvre :

" Oh ! quelle bonne peur
Je te fais, disait-il !... Je te donne la fièvre,
Et te vois donc enfin secouer ta torpeur !...
On me le disait bien que tu n'étais pas brave
Et que la fuite était ton jeu
Quand le danger devenait grave,
Mais je croyais vraiment que l'on mentait un peu."

Le lièvre riposta :

—Je ris de ta menace.
Je me sauve, c'est vrai, mais sais-tu bien pourquoi ?
C'est à cause d'un loup qui vient derrière toi.

—Un loup ? fait le renard qui perdait son audace,

Quel vilain compagnon !
Sauvons-nous, mon mignon !...”

Un poltron, fort souvent, vous méprise ou se vante;
Il feint de tout braver, puis un rien l'épouvante.

FABLE LXX

—

La Lampe et le Réverbère.

Le réverbère, un soir, affolé par l'orgueil,
En ces termes grossiers apostropha la lampe :

" Décampe !
La place pour cela ne sera point en deuil.
C'est moi qui dans les nuits superbes,
Pour éclairer le promeneur,
Fais glisser par bonheur
Sur ses pas tant de blondes gerbes...
Plus d'un chemin sans moi serait fatal."

Le vent se chargea de répondre
En éteignant alors la lampe de cristal.

Tout pouvoir emprunté bien aisément s'effondre.

FABLE LXXI

—

La Goutte d'eau et la Pierre.

Un filet d'eau cherchant sa route,
Sur une pierre, goutte à goutte,
Tombait du haut d'un rocher nu.

" Où vas-tu donc, lui dit la pierre ?

—Je vais me perdre en la poussière
D'où naguère je suis venu.

—Mais comment pourras-tu t'y rendre ?

—Attends et tu vas le comprendre."

Et la goutte, en effet, tombant, tombant toujours,
Perça la pierre dure et l'eau suivit son cours.

Priez avec constance,
Pauvres infortunés,
Et vous vaincrez la résistance
Des esprits les plus obstinés.

FABLE LXXII

—

La Mer et le Rocher.

"Je veux aller plus loin, et c'est une infamie
D'ainsi me retenir, dit la mer au rocher..."

Elle continua :

"Je vais me reprocher
De m'être tant de fois à tes pieds endormie."

Le rocher répliqua, sans beaucoup s'émouvoir :

"En te gardant ainsi j'obéis au devoir.
Si j'allais t'écouter, en moins de vingt secondes
Tu pourrais abîmer nos campagnes fécondes.
Ton aspect est fort enchanteur,
Mais il est bon qu'on se défie."

La menace ne terrifie
Que l'infidèle serviteur.

FABLE LXXIII

—

Le Chat qui rêve.

Si doux que soit un songe il n'est toujours qu'un
Je vais vous raconter, sur l'heure, [leurre,
Comment un chat bien réveillé
Resta jadis émerveillé
D'un songe assez plaisant qu'il paya de sa vie.
Mais ne demandez pas comment
Faute si faible fut suivie
D'un si terrible châtiment,
C'est un sujet inépuisable
Où je ne suis guère entendu,
Et si l'innocent fut perdu,
Le tribunal fut excusable...

Voici le fait :
Un chat d'une vertu fort bien enracinée,
Mais pas sans défaut tout à fait;

Ce qui n'est dans la destinée
Ni du chat,
Ni de l'homme;
Un chat qui ne portait ni cordon, ni crachat,
Mais qui valait, en somme,
Bien des chats décorés,
Vit, au fond d'une salle,
Un trou large où des rats s'étaient gaîment fourrés.

Voilà qu'aussitôt il s'installe
Et se blottit, silencieux,
Guettant de la griffe et des yeux.
Mais enfin il s'endort en cette humble posture,
Et c'était, d'aventure,
Le moment où sortaient les rats.
Il les voit bien, ces scélérats,
Il en dévore tant qu'avec moins l'on en crève...
Mais en rêve !
Il dit, en s'éveillant, qu'il n'a pas son pareil,
Et s'en va faire la sieste
Sur le seuil, au soleil.

Les rats grugent partout; on les voit, on l'atteste,
Mais il n'en croit plus rien, il en a tant mangé...
C'est en ce moment-là qu'il fut pris et jugé.

Aux ennuis, aux regrets, mes amis, l'on s'expose,
Pardon de la banalité,
Lorsque l'on prend un rêve, un rêve noir ou rose,
Pour la réalité.

FABLE LXXIV

—

La Neige et le Marécage.

De blancs flocons de neige échappés du nuage
Tombaient, tombaient toujours, sans bruit et [mollement
Au milieu d'un grand marécage.
Le pré voisin leur dit :
" C'est agir follement—
Ma remarque est dure mais franche,—
Qu'essayer de changer en une nappe blanche
Ce marécage au triste aspect,
Et c'est lui qui vous change en son limon infect.

Vous dont le cœur est pur comme le cœur de l'ange,
Blanc comme nos hivers et nos altiers sommets,
Ne touchez jamais à la fange,
Ce serait vous souiller sans la blanchir jamais.

FABLE LXXV

—

Les deux Chevaux.

Un homme avait à l'écurie
Deux chevaux, l'un vieux et boiteux,
L'autre aimant la galanterie,
Jeune encore et fort vaniteux.
Or, il survint une disette.
Après une longue diète,
On se vit obliger de tuer un cheval.
Notre jeune et bel animal
Se montrait, ce jour-là, tout pimpant, tout allègre
Et sans gêne riait de son compagnon maigre.

" Pauvre ami, lui dit-on, caressant de la main
Son épaisse et longue crinière,
Oui, voilà notre heure dernière,
Et nous allons mourir de faim
Si tu ne fais un sacrifice.

—Me séparer du vieux ? mon regret est ardent,
Mais il faut bien se mettre un morceau sous la dent...
Il sera fier de cuire à votre bénéfice.
Il me désennuyait ; je le regrette bien...
Cependant, disons-le, maître, il n'est bon à rien.

—Pas même à manger, dit le maître,
Et c'est toi qu'il nous faut."

Ne cherchez pas trop à paraître,
C'est souvent un fatal défaut.

FABLE LXXVI

—

Le Cygne.

Dans la nappe d'or d'un fleuve paisible,
A l'heure où s'en va le bac du pêcheur,
Un cygne mirait, fier de sa blancheur,
En se balançant, son galbe flexible;
Puis autour de lui des cercles nouveaux
Toujours s'éloignant sur les claires eaux,
Traçaient tour à tour comme une auréole.
Un poisson jaloux, prenant la parole,
Aux autres poissons dit en le voyant :

"Souffrirons-nous donc dans notre domaine
Ce fier étranger au col ondoyant ?
Son vol l'apporta que son vol l'emmène;
Il est un oiseau, non pas un poisson.

—Qu'il s'en aille loin !" dit à l'unisson,
Le cœur menaçant des poissons stupides,
Et tous contre lui s'élancent alors.

Le cygne ouvre, ému, ses ailes rapides
Et vole en chantant jusque sur les bords.

" De quel droit viens-tu ? dit un quadrupède,
Sortant irrité de l'ombre des bois ;
Je ne souffre pas qu'on me dépossède ;
Va-t-en dans les airs."
Le cygne, aux abois,
Nagea dans l'air pur et dans la lumière,
Modulant encore un soupir divin.
Alors tout à coup, la tête première,
D'un nuage noir fondit l'aigle vain :

" Descends, lui dit-il, tu n'es pas des nôtres !
Sur le sol haï souvent tu te vautres
Comme l'animal qui ne vole pas ;
Comme un vil poisson tu nages, toi cygne,
Et tu prends dans l'eau tes joyeux ébats.
Descends, ou, vois-tu, j'appelle d'un signe,
Pour te foudroyer mes sujets de l'air."

Le cygne s'enfuit au fond du ciel clair...

Parmi nous, hélas ! souvent le génie
A même destin que le cygne doux ;
Il sème, en fuyant, des flots d'harmonie
Sur les oublieux et sur les jaloux.

FABLE LXXVII

—

Les deux Chiens.

Deux chiens aux pieds du même maître
Coulaient paisiblement leurs jours;
Tous deux ne paraissaient connaître
Que les plaisirs et les amours.
On les voyait souvent courir à perdre haleine
Derrière la voiture ou par la verte plaine;
Puis, quand ils étaient las de courir, d'aboyer,
Ils s'en venaient dormir tous les deux au foyer,
Sous le même rayon de flamme,
Laissant en rêve aller leur âme
Dans ces étranges régions
Où s'envolent, en légions,
Les âmes de nos pauvres bêtes.

Un jour, c'était au temps des fêtes,
Les cuisiniers, très imprudents,

Ne leur jettent qu'un os. Après maintes bourrades
Les deux bons camarades
Se déchirent à belles dents.

Que d'hommes tu déniches,
A chaque pas,
Qui ressemblent à ces caniches !
Ils ont de la vertu, mais ne les tente pas.

FABLE LXXVIII

—

L'Agneau et le Glouton.

On conte qu'un agneau pris de la fantaisie
D'aller voir les grands bois tout remplis d'ambroisie,
Fit la rencontre d'un glouton.
La frayeur le cloua sur place.

" Pourquoi marches-tu sur ma trace,
Vil mouton ?
Lui dit le fauve sanguinaire.

—Je ne suis pas menteur, sieur glouton, d'ordinaire.
Répondit tout tremblant
Notre animal bêlant ;
Je venais à votre rencontre :
Cela clairement vous démontre
Que je ne puis avoir passé
Dans le noble chemin que vous avez tracé.

—Mais par ma griffe ! est-ce qu'on ose
Prolonger l'entretien ?
Je vais mettre mon pied où tu mettais le tien,
C'est bien la même chose,"
Dit le glouton en se moquant.

Puis alors attaquant
Le pauvre mouton qui l'implore,
En un instant il le dévore.

Celui qui veut votre toison
Trouve toujours une raison.

FABLE LXXIX

—

Les deux Ruisseaux et le Rocher.

Deux ruisseaux qui sortaient d'une commune source
S'en allaient fort gaîment par les bois et les prés.
Nul obstacle, d'abord, ne dérangea leur course.
Ils arrosèrent loin et les trèfles pourprés
Et les blés et le pâturage,
Causant de temps en temps dans ce charmant langage
Qu'on appelle murmure et qu'on ne comprend pas.
Tout à coup devant eux un fier rocher se dresse
Et leur dit rudement :
" Par quelle maladresse
S'égarent donc ici vos pas ?
Prenez tous deux une autre route
Si vous voulez encor marcher
Et ne pas voir goutte après goutte
Votre onde ici se dessécher."

L'un des ruisseaux partit, décrivant mainte courbe
Pour fuir le colosse ombrageux ;
Il se perdit bientôt sous les joncs et la tourbe
D'un grand marais toujours fangeux.
L'autre resta pourtant, et peu à peu ses ondes
Couvrirent le flanc du rocher.
Il devint un beau lac où les étoiles blondes
Et la gondole du nocher.
Se berçaient mollement. Puis, un jour, de la cime,
Dans un élan sublime,
Il bondit de l'autre côté.
L'obstacle était dompté.

Or, voici la morale, elle n'est pas bien neuve :
Celui-là devient grand qui surmonte l'épreuve.

FABLE LXXX

—

Le Renard et l'Ours.

Un renard qui, je pense, avait eu bonne école,
Trouvant une perdrix prise dans un collet,
Se dit :
"C'est bien à moi ; le chasseur me la vole,
Comme je vole aussi quand je croque un poulet.
Je l'emporte."
Il la prit. Alors un ours morose,
Jaloux du bon morceau, lui barra le chemin.
Le renard salua son terrible voisin,
Et voulut s'échapper.
"Il me faut autre chose,
Lui dit le vieux grognard.

—Vous faut-il deux saluts ? demanda le renard
Avec une peur mal cachée.

—Il me faut la perdrix.

—Ce n'est qu'une bouchée,
Mais, bah ! partageons-la. Je voudrais faire plus...

—Je veux tout. Ne fais pas de discours superflus.
Et quand j'aurai croqué cette bête emplumée,
Foi d'ours canadien !
Si ma faim n'est pas calmée,
Je te croquerai bien."

—Ton espérance est vaine et ta parole est fausse,"
Réplique le renard à son vieux souverain.

Il recule d'un bond sur le bord d'une fosse
Qu'il vient d'apercevoir au milieu du terrain.
L'ours s'élance aussitôt et tombe dans le vide.

" Vous êtes souple autant qu'avide
Reprit maître Renard ; n'oubliez pas, seigneur,
Quand vous serez monté, de venir tout de suite ;
Vous me ferez beaucoup d'honneur
Et la perdrix sera bien cuite."

On ne saurait pas avoir tort
D'aller demander à la ruse
Ce que la force nous refuse
Quand le méchant est le plus fort.

FABLE LXXXI

—

La lutte pour la présidence.

Les animaux sauvages
Voulurent imiter les projets des humains.
Ils allaient vivre mieux, faire moins de ravages,
Et suivre de nouveaux chemins.
Au pied d'un haut rocher où l'aigle avait son aire
Ils s'assemblèrent tous aussitôt, comme font
Messieurs les hommes, d'ordinaire,
Afin de discuter à fond.

" Qui préside ? fait l'ours sorti de sa tanière
Avec de l'espoir plein le cœur.

—C'est vous, grâce à votre manière,
Dit le renard d'un ton moqueur.

-Non, non ! la présidence, il faut qu'on la dispute !
Faisons un grand tournoi. Que chacun donc suppute
Ses chances de succès, cria le loup-cervier."

—Le plus rapide au vol l'aura, dit l'épervier"

—Celui qui chantera le mieux, risqua la grive."

—Nageons, fit le castor, de l'une à l'autre rive."

—Que chacun, mes amis, s'exprime à sa façon.
Il faut donner à l'homme une bonne leçon,"
Dit un grand orignal, en branlant sa ramure.

Ce discours fut suivi d'un complaisant murmure.
Mais aussitôt l'aigle orgueilleux,
Ouvrant son aile large
Au-dessus du roc sourcilleux,
Dit qu'il prenait la charge."

" Nous sommes bafoués par cet impertinent,
Allons le déloger, dit l'ours, intervenant;
Le premier sur la cime aura la présidence."

Tous, alors, avec plus d'ardeur que de prudence,
S'élancent vers le roc. Mais parmi ces héros
Plusieurs roulent en bas et se brisent les os.

Un serpent, auquel nul ne pense,
Se glisse cependant parmi la mousse dense
Et dans les fentes du rocher.
Il passe à travers les fascines;

Il réussit à s'accrocher
Aux rameaux, aux racines,
Arrive le premier sur les âpres sommets,
Et, pour se mettre en règle,
Jette le nid de l'aigle
Sur ses nouveaux sujets.

Citoyens à la forte trempe,
Qui voulez prendre le pouvoir,
Prenez garde à l'homme qui rampe
Et monte sans se faire voir.

FABLE LXXXII

—

Les Chameaux.

Or, dans une oasis, parmi d'épaisses herbes
Qui faisaient oublier les sables du désert,
Un chameau décoré de deux bosses superbes,
Et qui passait pour fort disert
Parmi ses frères de la Chine,
Avait rejoint, un jour qu'il se mourait d'ennui,
De pauvres êtres comme lui
Affligés d'une ronde échine.

Rien ne fait naître l'amitié
Comme la solitude,
Et les bêtes parfois sont bêtes à moitié.
Sans regret, sans inquiétude,
Les chameaux, dès le lendemain,
Entrèrent à la file au désert sans chemin.

Celui qui marchait le deuxième
Prenait plaisir à trouver mal
Le dos du premier animal.
Le troisième faisait de même,
Et les deux qu'il suivait n'étaient pas fort mignons,
Dans sa pensée, à lui. Ceux qui venaient ensuite
Tenaient tous la même conduite
A l'égard de leurs compagnons.

Si vous trouvez parfois de grands défauts aux autres,
Soyez sûrs qu'à son tour quelqu'un grossit les vôtres.

FABLE LXXXIII

—

Le Renard et le Loup-cervier.

Un renard glapissait d'une façon bien triste.
Il s'était pris au piège. Un loup-cervier touriste,
Curieux de savoir la cause de ses cris,
Pour venir le trouver s'écarta de sa route.

" Voyez, dit le renard, comme me voilà pris;
Ah ! je méritais mieux sans doute !
Je suis victime du devoir :
On vous disait malade et je courais vous voir.
Essayez donc d'ouvrir ce piège
Avant qu'une meute m'assiège;
Essayez, mon ami,
Je ne suis pincé qu'à demi."

Le lynx que ce langage flatte
Dit qu'il n'est pas beaucoup adroit
Mais que pour sauver un cœur droit,

Il veut bien risquer une patte.
Au reste, on peut un jour avoir des accidents.
Il faut songer à tout. Vite donc, à l'ouvrage !...

" Courage, ami, courage !
Le piège desserre les dents,
Fait le renard.
—Je sais servir ceux-là que j'aime,
Répond le loup-cervier... Attends encore un peu."

Il sauve le renard, mais il se prend lui-même.

" Cher loup-cervier, adieu !
Adieu, dit avec artifice
Le renard en partant;
J'admire fort ton sacrifice,
Mais n'ose pas en faire autant."

Ne faites pas le bien pour de vils honoraires;
Ecoutez votre cœur mais aussi la raison.
Si de flatteurs discours vous rendent téméraires,
Vous ne serez payés que par la trahison.

FABLE LXXXIV

—

Le Paysan et la Mine d'or.

Un jour, en labourant sa terre,
Un paysan trouva quelques pépites d'or.
Il crut qu'un immense trésor
Se cachait là, dans le mystère.
Il se mit à chercher, fouillant de toute part
Au hasard
Du pic et de la bêche,
Et comme la chance, révêche,
Ne lui souriait pas souvent,
Il n'en creusait que plus avant.

La dépense augmentant bien plus que les recettes,
Il fit des dettes,
Mais il s'en moqua bien.
En effet, combien

Voudraient être à sa place, avoir la perspective
De la fortune et des honneurs,
Et puis voir, en définitive,
A leurs pieds tous les sermoneurs !

" Je serai, pensait-il, commissaire d'école ;
Je serai président d'un grand cercle agricole ;
Je serai marguillier.
Il serait singulier
Que je ne fusse pas maire de la paroisse
Et préfet du comté.
Je vois les envieux, je comprends leur angoisse...
Mais je veux user de bonté,
Et ne traiter personne avec outrecuidance.
Or, une fois en évidence
Il me sera facile assurément
De devenir membre du parlement.
On me recherchera. Tiens ! déjà, sur ma porte
Je vois bien, n'est-ce pas ? la députation ?
Je gage qu'on m'apporte
Une humble réquisition.
Allons au-devant, tout de suite ;
Soyons digne, c'est bien, mais pas trop obstiné...

Hélas ! c'était une poursuite ;
Il était ruiné.

Braves cultivateurs qui cherchez la fortune,
Quand vient la saison opportune
Fouillez bien votre sol, bêchez votre terrain,
Mais pour y semer du bon grain.

FABLE LXXXV

—

L'Orme prodigue.

Un orme avec orgueil agitait son feuillage
Où les oiseaux venaient chanter;

"Quand on est comme moi l'on peut bien se vanter
De ne pas craindre le pillage,
Disait-il, et l'on est toujours beau, toujours vert."

Une brise passa qui lui prit une feuille,
Mais il s'en moqua bien; il n'avait pas souffert;
Une en plus, une en moins que l'on perd ou recueille,
Quand on est bien feuillu, que peut faire cela ?
Une autre brise s'envola
Avec une autre feuille encore.
L'arbre riait toujours, disant :
"Pourquoi sévir;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on pourra me ravir
Le beau voile qui me décore."

Chaque souffle pourtant, le dépouillant un peu,
Il dut, de son erreur, un jour faire l'aveu.

Quelques vertus que l'on possède
On les perdra bientôt si l'on n'en prend pas soin;
La richesse fait place assez tôt au besoin
Quand en aveugle l'on procède.

FABLE LXXXVI

—

Le Flûtiste et le Carcajou.

Dans la forêt, un jour, un poète flûtiste
S'enfonça pour herboriser.
Il était donc de plus un peu naturaliste.
Me direz-vous ? C'est vrai. L'on voit s'harmoniser
Les beaux-arts avec la science :
L'esprit qui voit un peu davantage veut voir :
Et plus l'homme est puissant, plus il a conscience
D'un suprême pouvoir.

Donc un flûtiste, un jour, un flûtiste poète,
Un peu naturaliste aussi, je le répète,
Cherchait dans les grands bois
Des mousses, des fougères,
Pendant que les oiseaux, de leurs joyeuses voix
Egrenaient des notes légères.
Il tomba soudain dans un trou

Plein de feuilles, de branches mortes,
Et d'ossements de toutes sortes.
C'était le lit d'un carcajou.

Le fauve s'élance et s'accroche,
Suivant sa façon,
Au rameau le plus proche,
Pour se jeter de là sur le pauvre garçon.
Mais celui-ci prenant sa flûte
Fait vibrer la forêt de chants mélodieux.

La bête dans son cœur sent une étrange lutte.
Puis le voile de sang qui recouvrait ses yeux
Petit à petit se déchire;
Elle se trouble, elle soupire,
Elle descend de l'arbre et s'en vient implorer
Celui que tout à l'heure elle allait dévorer.

Les paroles de paix et la douceur de l'âme
Ont désarmé plus d'ennemis
Que la force brutale ou les discours de flamme
N'en ont jamais soumis.

FABLE LXXXVII

—

La Sauterelle et la Chenille.

Il fut un temps où les insectes,
Unis par un bon sentiment,
Vivaient sous un gouvernement
Respecté de toutes les sectes.
Alors régnaient les papillons;
Et jusqu'au loin dans les sillons
On entendait des chants de joie.
Où s'en est allé tout cela ?
Qui sait ?... Pour le moment, voilà :
Celui qui relève ou foudroie
Les grands empires des humains
S'occupe aussi des petits êtres
Que les hommes, ces puissants maîtres,
Foulent aux pieds dans les chemins.
Pour aujourd'hui, je vous rapporte
Une histoire de ce temps-là.

Un papillon devant ma porte
L'autre soir me la révêla.

Une sauterelle excentrique,
De par la haute autorité,
Veillant avec austérité
A la moralité publique,
Vit un jour s'étendre au soleil
Sur une feuille de vanille
Une gracieuse chenille
Prise du besoin de sommeil,
Et se montra scandalisée.

"Vous êtes bien mal avisée,
Dit-elle, grossissant sa voix,
De vous exposer de la sorte
Au mépris de nos sages lois;
A vous enfuir je vous exhorte,
Ou bien, je vous jette en prison.

—Ecoutez ma raison,
Sauterelle, ma mie,
Je me suis endormie,
Car je suis lasse de marcher :
J'ai fait une bien longue route;
Et je crois somme toute,

Que vous ne pouvez m'empêcher
De reposer une minute."

—Quand on se traîne et qu'on est ver,
On ne prend pas ce ton amer.
Et tout de suite on s'exécute.
Pour t'apprendre à ne souffler mot,
Entre pour six mois au cachot."

Six mois, c'est long dans l'existence
Des petits insectes dorés
De nos forêts et de nos prés,
Et malgré son omnipotence
La sauterelle avait vieilli.
Même on dit qu'elle avait failli...

On fit une enquête
Et l'on cita plusieurs témoins.
La sauterelle néanmoins
Vint présenter une requête
Au président du Parlement,
Un papillon jeune et charmant.

—Je comprends, dit-il, à merveille,
Mais sur l'honneur du peuple il faut bien que je [veille,
Au cachot donc à votre tour !
Je suis sous sa forme nouvelle

La chenille que votre zèle
A maltraitée un jour."

Traitez avec égard tout homme respectable
Alors que vous tenez quelque pouvoir en main,
Ici-bas rien n'est stable
Le sujet d'aujourd'hui c'est le roi de demain.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Le Vanneur et le Blé	9
Le Saule et l'Erable	11
A propos d'une Ondée	13
Le Chêne et le Noisetier	14
Le Songe des trois Frères	16
Le Cerf vaniteux	18
Le Genellier	19
La Cigale et la Fourmi	21
Le Carcajou qui veut s'illustrer	23
La Plume et le Pin	24
Le Renard et le Loup	25
Le Lièvre qui cherche un refuge	27
La Mouche et l'Araignée	28
Le Cerf altéré	31
Le Glouton et l'Ecureuil	32
Le Singe sur des Echasses	33
Le Cheval mourant	34
Le Taureau et la Fourmi	36
Le Saule et le Pin	37
L'Oiseau-mouche et le Chêne	39
La Lampe et le Flambeau	40
Le Carcajou	42
La Couleuvre et l'Aiglon	44
Le Castor et le Loup-cervier	46
Le Paysan et les Moineaux	48
Le Loup devenu Mouton	50
L'Aigle et le Serpent	53
Le Ruisseau ambitieux	55
Le Lièvre et le Rat	57
Les deux Voisines et la Mort	60
Fleuve et Ruisseau	62
Lionne et Laie	64
La non-intervention	65
La Corneille et la Grive	67
Les deux Epis	69
Le Loup et les deux Bassets	70
Les deux Ecoliers	72
La Belette et le Hibou	73
Le Brochet empressé	75
La Limace et le Rosier	76

604012

PAGES

Le Loup converti 78
La Fauvette et l'Epi 79
Les deux Sources 82
Le Coq et le Putois 83
L'Oiseau et le Feuillage 85
Le Loup et le Chien 86
Le Renard prudent 88
Le Lion et le Lézard 90
Le nouveau Régime 91
La Mouche et le Taureau 94
Le Cheval et le Charriot 95
La Harpe et la Girouette 97
Les deux Cultivateurs 98
Le Froment et l'Ivraie 99
Le Nuage et le Soleil 101
Les Feux Saint-Elme et le Phare 103
Le Rat et le Gâteau 105
La Luciole et la Rose 107
Le Chat et le jeune Oiseau 109
Le Singe en voyage 111
L'Ours et le Mouton 113
La Cigale orgueilleuse 116
Le Roseau 119
Le Laboureur et l'Athée 120
La Colombe 122
Le Renard et l'ombre des Pigeons 123
La ligue des Rats 125
L'Abeille et l'Enfant 127
Le Renard et le Lièvre 128
La Lampe et le Réverbère 130
La Goutte d'eau et la Pierre 131
La Mer et le Rocher 132
Le Chat qui rêve 133
La Neige et le Marécage 136
Les deux Chevaux 137
Le Cygne 139
Les deux Chiens 141
L'Agneau et le Glouton 143
Les deux Ruisseaux et le Rocher 145
Le Renard et l'Ours 147
La lutte pour la présidence 149
Les Chameaux ..... 15[illegible]
Le Renard et le Loup-cervier ..... 15[illegible]
Le Paysan et la Mine d'or 150
L'Orme prodigue 159
Le Flûtiste et le Carcajou ..... 16[illegible]
La Sauterelle et la Chenille 167